

## Le gigolo...

Claire De Viron

---

Number 120, Winter 2009

L'espérance de vie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13403ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

De Viron, C. (2009). Le gigolo.... *Moebius*, (120), 123–128.

## CLAIRE DE VIRON

### *Le gigolo...*

De la fenêtre de sa chambre, il regardait en bas l'avenue Maigret. Il était 21 h, il avait l'impression que le temps avait été suspendu. Les tronçonneuses avaient décapité les platanes depuis le matin tôt jusque dans la fin de l'après-midi. Puis silence, un silence angoissant, et la vision de squelettes blanchâtres et manchots. Le trafic dévié du numéro 55 au 117 n'avait pas été rétabli. Les automobiles, qui à cette heure-ci se faufilaient habituellement entre les platanes pour se trouver une place de parking, étaient invisibles. Même les résidants du quartier restaient interdits de passage. Plus étrange encore, les réverbères éteints. Troublé, le vieil homme prit le minienregistreur déposé sur la tablette de la fenêtre et ses lèvres s'ouvrirent. Il répéta :

*De la fenêtre de sa chambre, il regardait en bas l'avenue Maigret. Il avait l'impression que le temps avait été suspendu. Les tronçonneuses avaient décapité les platanes. Au loin, des gyrophares, trois au moins, des girandoles inondant l'avenue d'une lumière électrique et crue donnaient froid dans le dos. Le trafic dévié du numéro 55 au 117 n'avait pas été rétabli. Les automobiles étaient invisibles. Même les résidants du quartier restaient interdits de passage. Plus étrange encore, les réverbères éteints. Ils s'étaient éteints les uns après les autres comme s'ils avaient voulu le prévenir que quelque chose se tramait.*

Une soirée morne, à travers laquelle ricanait une pluie de grêlons. Toutes les forces obscures se conjuguèrent pour donner à la nuit son air sinistre. Même les habitués du 53, 55, 57 et 61, qu'observait le vieil homme de son fauteuil, n'étaient pas rentrés. Madame Ariette, elle aussi, était en retard. Elle ne viendra peut-être pas ou plus, pensa-t-il.

Elle arrivait toujours à cette heure-ci pour mettre au lit le vieil homme.

*Une soirée tragique, à travers laquelle ricanait une pluie de grêlons, des giboulées tardives. Toutes les forces obscures se conjuguèrent pour donner à la nuit son air sinistre. Madame Ariette était en retard. Il observait tous les soirs son manège lorsqu'elle arrivait cachée sous son parapluie sombre, son manteau sombre, au lieu de presser l'allure, elle s'arrêtait. Il croyait alors distinguer la lueur rougeâtre d'une cigarette tirée profondément. Il comptait, un, deux... treize, quatorze... trente, trente et un... une minute d'arrêt entre les arbres, deux derrière les arbres. C'est qu'elle réfléchissait, madame Ariette, au meurtre qu'elle allait perpétrer la nuit dans la maison de retraite. Il en était persuadé, Antonio, il y a quinze jours, Martin, la semaine dernière, et Adrien, il y a deux jours. Morts tous les trois. Rien que des hommes! Lui, il avait échappé si souvent à la mort qu'il croyait l'avoir vaincue. Et voilà qu'elle refaisait parler d'elle. Dans ce chaos, le problème était que, pour lui échapper à nouveau, il allait devoir marcher sur un fil entre deux gouffres.*

Le vieil homme sourit du lapsus et arrêta un moment l'enregistrement. Il s'étonna de ce sourire, passa les doigts dans les plis de son visage puis secoua la tête et ferma les yeux. Antonio, Martin et Adrien étaient bien morts, l'un après l'autre, si vite, le laissant avec un vide terrible. Même si on sait une fois pour toutes que l'on est une vieille peau qui va rendre l'âme, on ne s'y habitue pas.

Dans un mouvement de résistance, le vieil homme mit un peu de musique. Bientôt, le concerto de l'Empereur de Beethoven orchestré par le philharmonique de Berlin fit reculer la pluie. Il se redressa, une oreille tendue vers l'anéantissement de l'attaque hivernale, l'autre vers la montée en puissance du galop de notes.

*Dans un mouvement de résistance, le vieil homme resserra son peignoir, remplaça une mèche de cheveux qu'il avait rares. Il aurait bien voulu ne plus en avoir du tout. Il n'avait jamais aimé ses cheveux qu'il voyait toujours roux, alors qu'ils avaient terni avec l'âge. Le vieil homme se tenait là, une oreille tendue vers les bruits de sa propre respiration, l'autre vers celui du chariot grippé qui tardait à se faire entendre. Son regard restait fixé sur la porte dans l'attente*

d'un événement qui devait se produire. Machinalement, il se cala au fond de son fauteuil. La porte ne s'ouvrit pas sur la voix venue de l'enfer :

— Vos médicaments.

Pas non plus sur la main qui balayait tout au passage et déposait un plateau sur lequel on pouvait voir un verre à moitié rempli et trois cachets, un bleu, un rouge et un jaune, seules couleurs dans cette nuit glaciale. C'est que madame Ariette n'était pas femme à vous illuminer le cœur. Un chevalier teutonique sur les glaces du lac Peïpous, le style viril de celle qui, pour légitimer sa présence, avait besoin d'être considérée comme un porte-glaives. Elle était de tous les combats : du stéréotype de la femme fragile pratiquant un sport de combat, des tailles mannequins proposant des formes rebondies, de l'asservie par l'utilisation fréquente du mépris. De là, il n'y avait qu'un pas que le vieil homme n'hésita pas à franchir : de la femme délaissée devenant meurtrière.

Le vieil homme s'apprêtait à écouter le *Concerto pour piano et orchestre n° 2* de Tchaïkovski pour trouver de l'inspiration lorsque trois petits coups, tout doux, comme un grattement de chat, détournèrent son attention. La porte s'ouvrit, une femme, toute frêle, toute petite, et de type méditerranéen, entra. Elle avait de grands yeux noirs et un sourire à vous couper le souffle.

— Bonsoir monsieur Simon, la journée n'a pas été trop longue ?

— Excellente, Ariette, excellente.

Voyant l'enregistreur sur la tablette de la fenêtre, elle dit :

— Ma fille se demandait justement...

— Tantôt, Ariette, c'est pour tantôt.

— Monsieur Simon ?

— Oui, Ariette.

— Elle m'a demandé de vous rappeler : Le gigolo, le gyrophare, la girandole, la giboulée.

— Sapristi ! Tout ça, Ariette ? dit le vieil homme d'une voix malicieuse.

— Eh oui ! Sur ce, je vous laisse. Avez-vous besoin de quelque chose ?

— Une pâte de fruits, Ariette, une pâte de fruits.

— Tantôt, monsieur Simon, tantôt, dit Ariette avec la même malice.

Ce qui le troublait le plus, c'était précisément de se dire qu'il était redevenu jeune depuis qu'Ariette travaillait à la maison de repos. Jeune. Mot plein de réminiscences. Il chercha la dernière fois où ce mot « jeune » avait pris tout son sens. Un frisson le parcourut. Il était... Il était, là, à l'instant, forteresse qui s'érigait face à l'océan, convaincu de son invincibilité. Ah! la jeunesse... la jeunesse.

*Le vieil homme s'apprêtait à écouter le Concerto pour piano et orchestre n° 2 de Tchaïkovski lorsqu'il réalisa qu'il pourrait bien être le suivant sur la liste. Réfléchir, il devait réfléchir vite et bien. Peut-être devait-il porter plainte, parler de ses soupçons à la police? Des preuves... Il fallait trouver des preuves, un mobile, des témoins. Il n'avait parlé à personne depuis le décès d'Adrien et sortait de moins en moins de sa chambre. Sortir, c'était ouvrir la porte à bon nombre de maladies. La plus terrible était la vieillesse, elle pullulait tout autour de lui. Il importait donc de ne pas la contracter. Les vieux sont des coupables tout trouvés, pensa-t-il en séparant la gélule bleue des autres: coupables d'exister, de perdre la boule, d'avoir des hallucinations, de violence verbale, de sautes d'humeur quand ce n'est pas d'Alzheimer. Il glissa la gélule bleue dans un flacon qu'il tenait soigneusement caché. Ce qui le troublait le plus, c'était précisément de se dire qu'il était vieux. « Vieux ». Mot assassin. Bleu à l'âme. Il avait été atteint d'entendre Ariette dire: « Ces vieux, quelle chie! » Il resserra son peignoir, il pressentait qu'il n'irait pas jusqu'au bout de la journée, qu'un événement allait se produire, que les choses se dérouleraient sans lui et qu'il ne pourrait rien y faire. Il fut pris de malaise. Se concentrer, il devait se concentrer, mener l'enquête tant qu'Ariette n'était pas arrivée. S'éloigner de la mort. Des deux mains, il se hissa comme il pouvait et jeta un regard inquiet dans l'avenue en maudissant ce corps qui le diminuait et le mettait à la merci des autres.*

Fatigué, il allait pousser le bouton de la sonnerie quand il se rappela que, ce soir, Ariette était de service. Il ne voulut pas la déranger, ferma les yeux et la vit. Elle portait une robe si décolletée que, quand elle se penchait, on découvrait la dentelle noire de son soutien-gorge sur la peau dorée de ses seins, petits et encore bien fermes. C'est

parce qu'il savait qu'elle avait une fille adolescente qu'il pouvait lui donner son âge. Il pensa qu'elle n'avait rien à envier à sa fille. Et de penser à la fille, il se rappela les consignes : La giboulée, la girandole, le gyrophare, c'était dans le sac. Mais, en ce qui concernait le gigolo, là, il n'avait pas encore d'idée. Calé dans son fauteuil, le vieil homme reprit ses esprits. Il joua un instant avec l'enregistreur, regarda par la fenêtre, les gyrophares fermaient toujours la circulation.

*C'est alors qu'il vit Ariette. Cachée sous son parapluie sombre, son manteau sombre, elle marchait plus lentement encore que la veille. Elle allait s'engager dans la partie de l'avenue fermée à la circulation lorsqu'une voiture conduite par un fou furieux déboula et la renversa. Une course-poursuite s'ensuivit. Le fou furieux fut rattrapé. Il expliqua son geste par une démente passagère. Le gigolo n'avait pas accepté d'être répudié, d'avoir les vivres coupés et d'avoir entendu Ariette lui dire après tout ce temps :*

— *Va au diable ! Je n'ai d'ailleurs jamais aimé les roux.*

*Interpellé par la police, questionné sans relâche, il passa un mauvais quart d'heure, croyant avoir commis un meurtre, tandis qu'Ariette, remise de ses émotions, s'en alla travailler, la colère au ventre. Décidée à en faire voir à tous les roux, elle entra dans la chambre de monsieur Simon. L'homme, cul de jatte, se trouvait allongé dans son lit, raide. Qui l'y avait mis ? Le fauteuil roulant était dans sa position initiale, près de la fenêtre. Le seul désordre avait été causé par les objets qui se trouvaient sur la table de nuit et dans le tiroir renversé au pied du lit.*

C'est alors qu'il vit Ariette entrer dans la chambre. Elle s'approcha de lui.

— Prêt, monsieur Simon ?

— Prêt.

— Bain ou toilette simple ?

— Toilette simple.

Il passa les mains autour du cou d'Ariette et, d'une poussée des bras, il glissa sur le lit.

— Voilà !

— De l'eau bien chaude, ce soir, Ariette.

— Et un linge tiède ?

— C'est ça, Ariette. La grêle m'a refroidi les os.

— Elle ne vous a pas coupé l'inspiration, au moins?

— Non, Ariette, non.

D'un mouvement de la tête, il montra la cassette déposée sur la tablette de la fenêtre.

— C'est ma fille qui va être contente. La dernière fois, elle a eu «A».

Elle aida Simon à enfiler son pyjama, disposa tendrement les oreillers.

— Autre chose?

— Une pâte de fruits, Ariette, une pâte de fruits.

Ariette lui sourit et ne se retourna que lentement, très lentement. Il ferma les yeux, dessina la forme des hanches et des cuisses, un frôlement si délicat qu'Ariette ne sembla s'apercevoir de rien. Elle entendit seulement:

— Merci.